Une héroïne de notre temps

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 30, numéro 3 (177), juin 1988

Morales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1988). Une héroïne de notre temps. *Liberté*, 30(3), 17–18.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

UNE HÉROÏNE DE NOTRE TEMPS

Pourquoi raconter ici l'histoire de Madame H.P. Leverage? Rien ne fut plus ordinaire que sa vie jusqu'à un âge assez avancé. Elle et son mari étaient venus de l'Arkansas avant la guerre. Ils s'étaient établis dans une petite ville du Michigan. En 1947, le mari mourut, et Mme Leverage acheta une brouette.

C'était un instrument modeste, à brancards de métal creux, à petite roue entourée de caoutchouc plein, une de ces brouettes dont le moyeu sans roulement à billes se fatigue vite, dont les brancards plient pour un rien, en même temps qu'on perd en chemin le bandage déchiqueté de la roue. Bien entendu, acheter une brouette de mauvaise qualité est toujours une bonne façon de soigner l'amour-propre et l'esprit chevaleresque des voisins. Ils peuvent sans difficulté s'en procurer une plus chère, guetter le moment où la vôtre va s'effondrer, et quelques secondes à peine après le désastre, apparaître en vainqueurs avec leur brouette supérieure, pour vous porter secours. Vous leur donnez ainsi, une fois dans leur vie, la sensation grisante d'avoir été en même temps saint Georges, saint Christophe et des anges gardiens. En réalité, Mme Leverage n'avait sans doute pas pensé à cette stratégie compliquée. Ce qu'elle voulait, tout simplement, c'était une brouette légère, et pour cause.

À partir du moment où elle eut la brouette en main, tous les jours, par tous les temps, on la vit arpenter les rues de la petite ville. Que cherchait-elle? Des saletés, «*dirt*», disait-elle, tous les débris minéraux et végétaux que la pluie emporte vers

les bouches d'égout. Son idée était de retourner toute la terre autour de sa maisonnette et de la fertiliser par ses propres moyens, en ramassant tout ce qui traînait de nutritif. Ainsi commença une entreprise de transport qui devait durer vingt ans, et la réputation de folie de Mme Leverage grandit très vite. Après plus de six mille voyages dans les rues, elle n'était pas peu fière d'avoir mis trois brouettes hors d'usage. À une journaliste intéressée par sa folie, elle confia que son père lui avait dit de rendre à la terre ce qu'on lui doit, et qu'elle avait trouvé là l'inspiration de sa conduite.

Une photo prise au début du printemps la montre en train de vider la brouette sur la terre retournée de son jardin. Elle est de profil, la tête un peu penchée en avant, les bras levés, les jambes écartées, dans la position des statues destinées à inspirer du dynamisme. La brouette dressée sur sa roue la domine de haut. Il est clair qu'elle a dans les reins et les épaules la puissance que donnent les grands desseins. Renverser cette brouette, c'est un geste profond, accordé au soleil et à la lune, au passé et au futur de la terre et du ciel. Il résonne peut-être sur des astres lointains, et demande de la dignité. Voilà sans doute pourquoi Mme Leverage a noué un mouchoir à dentelles sur ses cheveux blancs. Sous son coupe-vent dépasse une robe à fleurs qui descend jusqu'aux bottines, ne montrant que quelques centimètres de bas blancs.

Sur une autre photo, c'est l'été. Cette fois, elle regarde l'appareil de dessous un chapeau de paille très large, avec l'air de savourer son triomphe. La végétation bouillonnante du jardin menace de l'engloutir. La robe à fleurs est la même qu'au printemps. Elle n'en avait peut-être pas d'autre. Ses cheveux blancs tout plats tombent droit sous le chapeau. Ses traits rappellent ceux d'Abraham Lincoln.